

# Pleine page

# sur Bernard-Henri LEVY

**L**es "nouveaux philosophes" : une génération issue de mai 68 : qui sont-ils ? Ont-ils une philosophie vraiment nouvelle ?

Certes, les médias de toute nature les ont lancés sur le devant de la scène depuis plusieurs mois. Ils séduisent les uns, suscitent la réserve des autres. Est-ce une mode ? La "pub-philosophie" d'une chapelle parisienne ? L'émanation intellectuelle et sulfureuse d'une période de décadence ? Ces philosophes (jeunes pour la plupart) ont nom Jean-Marie Benoist, Michel Guérin, Jean-Paul Dollé, Christian Jambet, Guy Lardreau, André Glucksmann, Philippe Nénon, Bernard-Henri Lévy.

**C**elui-ci, né en 1948, Normalien, agrégé de philosophie, dirige aux éditions Grasset les collections dans lesquelles figurent la plupart de ces penseurs. Son livre

"La barbarie à visage humain" obtient un succès international. Il est représentatif d'un courant "spiritualiste athée".

Le 5 septembre dernier, les "nouveaux philosophes" ont fait la "une" du "Time", le grand hebdomadaire américain, avec ce titre fracassant : "Marx est mort, les nouveaux philosophes le proclament".

**I**l est clair que l'on ne peut faire l'amalgame entre tous les auteurs. Ils ne constituent pas en effet une nouvelle "pensée dominante" et ils s'en défendent bien. Trois points les réunissent cependant :

- Un anti-marxisme réfléchi, allié à un anti-capitalisme évident.
- La référence implicite ou explicite au psychanalyste Jacques Lacan.
- Le respect pour des écrivains aussi divers que Maurice Clavel et Soljenytsine.



## Contre la barbarie à visage humain

■ — Vous êtes l'éditeur des "nouveaux philosophes" et maintenant vous figurez parmi eux. Avez-vous inspiré certains d'entre eux ou bien sont-ce eux qui vous ont inspiré ? Y a-t-il des liens entre vous ?

— C'est une histoire qui remonte en fait à une dizaine d'années, à 68, et même un peu avant. Il y avait en Hypokagne du lycée Louis le Grand des années 66 et en Khâgne du lycée Louis le Grand, un groupe d'hommes qui étaient plus ou moins des amis, qui étaient, en tout cas, proches, idéologiquement, proches politiquement, qui commençaient de participer à cette grande épopée maöiste, Christian Jambet, Michel Guérin Lardreau, Gluksmann et Dollé étaient plus âgés, et puis il y avait moi. Plusieurs années plus tard quand je suis entré dans l'édition, et qu'on m'a demandé chez Grasset d'animer des collections, plus spécifiquement de ramener les penseurs de mai 68, je me suis tourné vers eux.

— Vous étiez passé entretemps par Normale Supérieure ; vous avez une agrégation de philosophie...

— Je crois que dans ces affaires-là, les choses sont toujours un mélange de hasard et d'aléas ; on va toujours à ses cousins, à ses voisins, au plus près. Alors, qui a inspiré qui ? C'est difficile à dire. Ce qui est certain, c'est que tous ceux que j'ai publiés avant la sortie de mon livre ont tous écrit dans une certaine solitude. Je ne les ai en aucune manière inspirés. J'ai joué mon rôle d'éditeur. J'ai essayé d'être un lecteur au sens le plus classique de la grande tradition, c'est-à-dire que j'ai suivi les livres que j'ai publiés, j'ai conseillé mes auteurs, j'ai lu des manuscrits. Mais je ne crois pas les avoir inspirés. Est-ce qu'ils m'ont inspiré eux en retour ? Ce qui est sûr, c'est que sans "L'Ange", "La barbarie à visage humain" n'aurait pas existé, même si les conclusions auxquelles j'arrive, sont antinomiques. Si je me suis décidé à prendre la plume, c'est parce qu'entre ces hommes-là et moi s'était ouverte une brèche dans l'idéologie officielle de la Gauche. J'ai voulu ajouter l'écho de ma propre voix. C'est mai 68 qui nous a inspirés, ce sont les désillusions de l'après-mai.

— Pensez-vous que ces nouveaux philosophes forment, ce qu'on appelait autrefois, une école ?



— C'est la grande question. Moi, je ne crois pas. Je crois que ce qui distingue les nouveaux philosophes de la plupart des courants de pensée antérieurs c'est que ce n'est pas une école, d'abord parce que ces hommes ne se ressemblent pas ;

qu'entre Dollé écrivant "L'odeur de la France", "L'Ange" qui est une espèce d'ontologie de la Révolution et mon livre qui pose les principes d'une philosophie pessimiste radicale, il n'y a pas de grands rapports. Il n'y a pas "école" pour cette raison-là. Il n'y a pas école d'autre part, parce qu'il n'y a pas chapelle, pas de pape, pas de chef de file, tout cela est extrêmement disséminé. Donc ce n'est pas une école organisée, structurée avec des effets de maîtrise. Ce que nous ne voulons pas, ce sont des disciples. Il y a des gens qui nous lisent ; je ne crois pas que ce soient des disciples. Nietzsche disait : "Il n'y a rien de plus bête qu'un maître, sauf un disciple". Nous ne voulons pas de disciple.

L'expression "Nouveaux philosophes" c'est moi qui l'ai lancée il y a quinze mois, elle était bonne pour désigner une espèce de fracture dans le sol de la pensée moderne. Elle est totalement inopérante, en revanche, lorsqu'elle sert à faire l'amalgame entre les livres des uns et des autres.

## ● Le bonheur ne s'institue pas

— Vous dites que l'homme pessimiste doit être métaphysicien, moraliste, artiste, mais à travers tout votre livre, il manque cette dimension de l'artiste. Il y a la dimension du métaphysicien, la dimension du moraliste, mais, à part quelques lignes où vous dites que vous aimez la volupté, on n'a pas l'impression que l'homme soit défini par autre chose que par sa dimension politique.

— Il est déjà rare qu'un philosophe, à la deuxième page de son livre, déclare qu'il aime la volupté. C'est une manière de réintroduire un certain nombre de choses qui ne sont pas inutiles ;

d'autre part, la dimension de l'art n'est pas tout à fait absente. Je la signale comme une voie à la fin du livre. Donc, je ne crois pas avoir oublié ces aspects de la vie. En revanche, si j'insiste sur la politique, c'est que j'entends la politique au sens le plus large du terme. J'ai voulu lutter contre une philosophie hors de la cité, une philosophie désincarnée. Qu'est-ce que le pouvoir, comment tient une société ? "Comment se fait-il que les hommes ne sont pas heureux ?" Vous conviendrez que cette question concerne tout un chacun. Pourquoi les hommes sont malheureux, et pourquoi même lorsqu'ils se rebellent contre cette souffrance, ils continuent de souffrir ?



— Vous dites : "Si j'étais poète, je chanterais l'horreur de vivre". Vous dites : "Si j'étais encyclopédiste, je réverais d'écrire dans un dictionnaire pour l'an 2000 : "Socialisme, nom masculin ; genre culturel, né à Paris en 1848, mort à Paris en 1968"

— L'horreur de vivre veut dire deux choses. Le bonheur à mon sens, ne s'institue pas. Chaque fois que des hommes ont essayé de réformer la cité, ou plus exactement de la révolutionner, ou de faire advenir la cité radieuse, chaque fois que par conséquent, ils ont voulu à coup d'institutions, de législation, instituer le bonheur terrestre, chaque fois, cela a donné de nouvelles formes de terreur. Le lien social, c'est à la fois ce qui est et ce qui est impossible. Le bonheur est un peu ce qui est visé, et ce qui ne l'est pas et ce qui ne l'est jamais, surtout par institution. L'horreur de vivre se retrouve dans les thèses freudiennes sur la sexualité. Je crois personnellement que le rapport sexuel n'est jamais rien d'autre qu'une espèce de "manque à désirer", une espèce d'échec au désir. C'est le premier point.

Deuxième point : je crois qu'aujourd'hui, d'un bout à l'autre de la planète,

même si nous sommes illusionnés par quelques exemples de paix relative, comme dans certains pays d'Europe occidentale, partout ailleurs, c'est à mon sens l'horreur. On n'a jamais vu à l'échelle du monde, autant de barbarie, autant de bains de sang, de camps de concentration, de tortures. Pour moi, contrairement au vieux mot d'ordre kantien "Qu'est-il permis d'espérer ?" "De quoi est-il permis de ne pas désespérer ?" : la vraie question est celle-ci, et je réponds "De presque rien". Pour cette deuxième raison, je ne vois pas comment on peut aujourd'hui écrire l'histoire dans la forme de la gaieté, du gai savoir. Pour moi, l'histoire va mal, elle n'a jamais été aussi mal... On vit dans un siècle de violence et de violence "instituée".

## ● La fin du régime socialiste

— Certains philosophes vont jusqu'à dire que les peuples désirent au fond, la servitude. Vous dites "non", ils ne la désirent pas, mais ils peuvent construire leur servitude.

— Je ne crois pas que les hommes désirent le pouvoir. Je dis que c'est le lieu sacré, transcendant, inévitable, pour qu'une société se noue ; je dis que pour que des hommes puissent se rassembler, il y a nécessairement hémorragie vers le haut, vers le lieu du sacré, d'une figure du Prince, à quoi s'accroche le lien de la société. Le pouvoir n'est pas quelque chose qui s'abat de l'extérieur sur un corps sain pour le maîtriser ; c'est quelque chose qui s'élève comme une procession platonicienne vers le haut, qui n'a pas comme ressort le désir, mais qui est la condition nécessaire pour qu'une société se constitue.

— Une des choses que les hommes ont inventées pour essayer d'échapper à cet esclavage, est-ce le socialisme ?

— Je crois que nous sommes en train actuellement de vivre l'époque de la fin du règne socialiste.

Je crois que cette date a symboliquement commencé sur les barricades de la rue Gay-Lussac. Pour



la première fois en France, il y a eu des rebelles qui ne voulaient plus de la gestion des désirs par une minorité ; des rebelles qui se révoltaient tout autant contre le marxisme officiel que contre la pensée de droite. Je crois que mai 68 était d'abord une gigantesque révolte contre l'esprit d'orthodoxie.

## ● Le progrès : une idée réactionnaire

— Vous accusez tout progressisme...

— Je ne dis pas que le progrès est voué à l'échec. Je dis que le progrès marche très bien. Mais je dis aussi que le progrès est une idée réactionnaire parce que partout où le progrès a été considéré comme le maître-mot de l'histoire, partout où des hommes politiques, des fondateurs de cités ont considéré qu'ils devaient faire aller la société dans le sens du progrès, partout cela a donné le malheur et la catastrophe. Cela a donné ici l'accumulation démente des forces productives, qui nous amènent aujourd'hui aux surrégénérateurs nucléaires et à tout ce que l'on connaît des maux de la société industrielle. Chaque fois que le progrès a été considéré comme le fin mot de l'histoire : accumuler du travail, fabriquer des usines, cela a donné des "goulags" modernes qui sont notre lot quotidien. Le

progrès est le déchaînement total ; il a été le fond de la pensée marxiste et capitaliste. Pour moi, le progrès est une idée réactionnaire en ce sens qu'il mène l'histoire sur la pente de la catastrophe. Il rend les hommes plus malheureux qu'ils n'étaient avant. Je crois qu'il y a depuis un siècle ou deux, deux grandes traditions dites de Gauche ; il y a la pensée progressiste qui me paraît avoir abouti aux abominations du siècle, et dans laquelle je ne me reconnais pas ; c'est la tradition qui va de Saint-Simon à Mao en passant par Marx et Lénine, et l'autre tradition qui remonte à Rousseau. Il est le premier qui a dit que si on prend le parti des gueux et des misérables, il ne faut pas être pour le progrès. Il est le premier qui a dit "Attention, vous voulez faire le bonheur des hommes, vous allez faire leur malheur". Rousseau, c'est le premier qui a dit "Les gueux ne veulent pas de votre image linéaire de l'histoire qui prétend qu'elle est comme une grande échelle et qu'il faut gravir un à un les échelons". J'aimerais que vous précisiez bien ce que j'entends par progrès ; je ne veux pas que l'on croie que je suis contre les machines à laver et les réfrigérateurs. Ce que j'entends par progrès c'est l'idée d'une histoire qui coule régulièrement en une procession ascendante d'un moins-être vers un mieux-être.

— C'est une idée exprimée par la droite.



— Cela dépend de quelle droite on parle. Il est certain que la Droite que nous avons autour de nous, qui a forgé notre destin depuis deux siècles, c'est la droite mo-

derniste, orléaniste qui a considéré que le destin des hommes était de concasser furieusement toutes les formes antérieures, pour faire advenir dans une espèce de magnifique et superbe gigogne le monde nouveau. C'est une Droite proche parente des Princes rouges de l'Orient soviétique. D'autre part, il est vrai qu'il y a une espèce de fonte des signes politiques — on dit la fonte des neiges — qui fait que les signes politiques de Droite se retrouvent à Gauche. Le fait que l'écologie soit née à droite par exemple, n'est pas un argument contre l'écologie. Le fait que l'écologie soit née avec Mistral ou même avec Charles Maurras n'invalide pas pour autant le sens politique de ce que veut dire aujourd'hui M. Lalonde.

## ● La Gauche officielle a récupéré le pire de mai 68

— Souvent sont revenus les mots horreur, abomination, catastrophe, souffrance. Est-ce que Bernard-Henri Levy est heureux ?

— Je crois comme Spinoza : le bonheur et la tristesse sont les deux faces conjointes de la même monnaie. Il oppose à cela la joie. Etre heureux, être triste, c'est la même chose et c'est la figure de la même imbécillité. Je ne suis pas triste quand je dis que le monde va mal et je ne suis pas heureux non plus, au sens des gais lurons qui disent que tout va bien. C'est une question de vie privée : on peut penser que le monde va mal en son dessein le plus général, et en même temps "faire avec". Nous sommes tous réduits à être des misérables, des pauvres types. Il y a des gens qui s'arrangent dans leur vie quotidienne, eh bien, on s'arrange... avec le mal à vivre, avec le bonheur. On s'arrange avec l'institution, avec le pouvoir. Nous sommes des petits bricoleurs de la survie quotidienne. Il est vrai que je suis relativement bien dans ma peau, mais c'est tellement difficile à dire !

— Le préfet Maurice Grimaud affirme que mai 68 a été la dernière tentative de révolution romantique. Etes-vous d'accord ?



— C'est vrai. Et même dans sa forme. Mai 68 a été la dernière des révoltes du XIX<sup>e</sup> siècle, dans cette espèce de parcours balisé dont les itinéraires étaient consacrés (l'idée même des barricades dans la rue). Je crois que mai 68 n'est pas l'aurore des temps nouveaux, mais le crépuscule des temps anciens. Je ne crois pas à la force structurante de mai 68, mais à la forme fracturante de ce qui est venu après ; je suis assez sévère pour mai 68 comme tel, mais au contraire, je pense que l'important n'est passé après. L'héritage de 68 était double. C'était à la fois la phraséologie marxiste et en même temps l'anti-marxisme naissant. Après 68, il y a eu les deux résultats. Je crois d'ailleurs que la Gauche officielle — c'est ce que je lui reproche le plus — a récupéré le pire de 68. Elle a récupéré le mauvais côté.

— Vous faites profession de non militantisme. C'est une attitude déterminée ?

— Je ne serais jamais un militant. La position du militant me paraît être à certains égards, estimable, par son ascétisme, estimable par son côté religieux. J'ai beaucoup d'estime pour les prêtres soldats, et pour l'ascétisme révolutionnaire, mais c'est une forme supérieure de paranoïa.

— Vous essayez de vivre sans croyance ?

— Non. Sans pitié, ce n'est pas pareil !

— Vous dites qu'il faut penser à la révolte sans y croire. N'y a-t-il pas chez vous une forme de réformisme ?

— Au niveau de la survie de la société, je ne suis pas hostile au réformisme, pas hostile non plus, en un sens, à ce qui s'appelle la social-démocratie. La seule formule politique à laquelle je puisse, non pas adhérer mais dont je puisse me contenter, c'est la politique du moindre mal.

— C'était déjà Albert Camus !

— Oui, et je m'y réfère à plusieurs reprises ; si le moindre mal veut dire la social-démocratie, pourquoi pas la social-démocratie ? Mais je ne serai jamais un militant de la social-démocratie.

— Et l'Art ?

— C'est une valeur vitale pour moi. Vous connaissez la phrase de Baudelaire : "Un homme peut se passer de pain mais pas de poésie". Moi, je crois cela. L'Art est à la fois une barrière à la barbarie et un canal au désespoir.

— Vous aimez Malraux ?

— Oui, d'abord j'aime l'écrivain. Je crois que c'est parce qu'étant artiste, grand romancier, il a su mieux que tous les théoriciens, de gauche et d'extrême-gauche, mieux que tous les Marxistes, dire, expliquer, montrer ce monstre qu'est la Révolution. J'aime le Malraux de la Résistance. C'est quelqu'un qui n'avait pas le sens de l'Histoire, qui avait le sens du caractère hiératique de l'histoire. Le sens de l'Histoire est l'apanage des Marxistes.

## ● Un traité de morale

— Vous aimeriez écrire des romans ?

— Ah oui. Mon vœu le plus secret est d'écrire des romans d'aventures.

— Pour vous, que sera la société de demain ?

— Je crois qu'il y a toutes les chances pour que cela aille plus mal. Je crois

qu'on a toutes les chances de connaître des sociétés policières, quadrillées... Il est certain que le grand mot d'ordre du siècle prochain : c'est celui du "plus d'ETAT possible". Quand la gauche parle d'autogestion, j'ai bien peur qu'elle ne pense à un fantastique panoptique social, à une fantastique ramification du pouvoir, comme en Yougoslavie, une espèce de dissémination du contrôle du pouvoir.

— Comment expliquez-vous le succès des "Nouveaux philosophes" ?

— Je crois que "les nouveaux philosophes" ont levé une espèce de "surmoi" théorique qui pesait sur la tête des gens ; tout se passe comme en psychanalyse. Il y a une espèce de censure, des choses qu'on ne peut pas dire. Il y a encore un an, un intellectuel de gauche qui osait dire "le stalinisme et le fascisme, c'est pareil", on le traitait d'arriéré mental.

— Et votre prochain livre ?

— Ce sera un traité de morale. Ma tradition, c'est Spinoza, Kant, Camus, Merleau-Ponty.

— En dehors de lire, écrire, réfléchir, penser, aimer, qu'est-ce qui vous intéresse le plus dans la vie ?

— L'amitié.

— Est-ce que vous vous intéressez au spectacle ? Avez-vous des passions ?

— J'aime bien lire des romans policiers. J'aime aussi les mauvais films.

— Et le théâtre ?

— J'ai horreur de ça.

— Même le nouveau ?

— Encore moins ! Je n'aime pas ce qui est nouveau ; je n'aime pas la nouvelle littérature, la nouvelle peinture, etc.

— Aimez-vous la musique ?



— J'ai horreur de la musique. Pour moi, c'est du bruit de la cacophonie (je suis comme les surréalistes). Et pourtant j'ai fait de la musique quand j'étais jeu-

ne, du piano pendant 15 ans !

— Et le sport ?

— Le sport solitaire, oui. Je nage beaucoup, je fais du ski, et même du ski nautique... quand j'en ai le temps... et les moyens.

Cette page a été réalisée  
par une équipe de journalistes  
de "La Voix du Nord"